



Imprimer l'article

## Disque

### Tartit

Abacabok

"*Le sel n'avoue jamais qu'il est salé*", dit un proverbe touareg. Inutile donc de demander à Fadimata Walett Oumar – qu'une affection précoce pour la musique a assorti du surnom, surprenant pour son contexte culturel, de "Disco" – si elle se considère comme une "artiste", voire comme une "musicienne". "*Tout ce que je fais n'a qu'un but : aider mon peuple.*"

Au début des années 90, la jeune femme originaire de Gargando, une oasis proche de Tombouctou, s'est retrouvée dans un camp de réfugiés au Burkina Faso, chassée loin de chez elle, comme la plupart de ses frères et sœurs touaregs maliens, par la guerre opposant les rebelles du Nord aux troupes gouvernementales. Un exil rendu moins éprouvant par le maintien de certaines coutumes, comme ces réunions, le plus souvent nocturnes, où les femmes d'un même campement chantent en battant des mains.

Découvrant la magie de ces voix pyramidales à l'agencement rigoureux, à la scansion captivante, la sociétaire d'une ONG belge lui demande un jour si une telle "production" serait concevable sur une scène européenne. Une notion ignorée dans la société touarègue : "*Chez nous la musique, hormis celle des griots, n'est pas professionnelle. Elle est juste l'expression du partage. Chacun dans le campement peut y participer. Il n'y a ni groupes ni concerts.*"

Finalement, Disco se prend au jeu et décide de constituer une petite troupe pour répondre à l'invitation du festival Voix de femmes à Liège. Tartit est né. Douze ans plus tard, en dépit d'une excellente réputation installée au fil de tournées effectuées sur les cinq continents, elle a toujours autant de mal à faire admettre cette idée d'ensemble ouvert.

Disco, qui avec Mama (Walett Amoumine) partage le rôle de coordinatrice, doit pourtant consacrer beaucoup d'efforts à préserver cette "union" (tartit en langue tamashek). Elle-même, mère de famille, suit depuis quelques années son mari commandant de gendarmerie au gré de ses affectations, à Koulikouro, Kayes et Sikasso, dans le sud-ouest du Mali ; aujourd'hui à Ségou, plus au centre. Ce qui explique ces six années à attendre la suite d'un premier album, *Ichichila* (Network), qui fut aussi l'une des premières productions de musique touarègue moderne.

Car malgré son vœu de "*sauver la musique d'un peuple qui sans elle n'existerait plus*", Disco n'ignore pas que le repli sur soi est l'autre danger qui menace sa communauté. S'adapter sans se renier, c'est en quelque sorte la thématique d'ensemble d'*Abacabok*, recueil de treize chansons enregistrées en partie dans les campements du désert autour de Gargando. On s'y délecte en imaginant, les yeux fermés, le crépitement du feu de bivouac sous un ballet d'étoiles filantes, des chants hypnotiques du tindé (*Tihou Beyatene*), ou des mélopées ensorcelantes accompagnées du tehardent (*Tabey Tarate*) et de l'imzad (*Al Jahalat*).

On y reconnaît aussi l'influence de la musique ishumar du groupe Tinariwen sur des titres (*Ansari, Houmeissa*) où domine la guitare électrique, instrument devenu l'outil-symbole d'une mutation admissible. "*Allons-nous longtemps continuer à tresser des cordes pour attacher les chameaux quand les autres peuples vont dans les étoiles ?*", interroge Disco dans une des chansons. Comment, en effet, échapper à la banalisation du monde moderne sans risquer l'enfouissement ? C'est là tout le sel de la "mission" artistique de Tartit et de ce très bel album. ▢

Francis Dordor

13 janv. 2007

Fermer